

Michaël La Chance à Gabriel García Márquez

Michaël La Chance

Numéro 142, septembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72507ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

La Chance, M. (2014). Michaël La Chance à Gabriel García Márquez. *Moebius*, (142), 135–142.

Dans les jours qui ont suivi ton décès en avril 2014, ta lettre d'adieu a circulé dans le milieu littéraire endeuillé, et aussi à la grandeur des médias sociaux. Dans cette lettre, tu fais tes adieux à l'humanité, tu prodigues d'ultimes conseils dans l'art de vivre. Auteur d'une dizaine de romans, lauréat du prix Nobel en 1982, tu t'adresses à nous une dernière fois dans cette lettre pleine d'humanité et de poésie. Tu as touché des milliers d'entre nous, tant cette lettre a été publiée, citée, traduite, et republiée. C'est un immense message d'espoir qui t'a valu des milliers de «j'aime» et de partages Facebook. Je cite ce passage, que je goûte particulièrement et qui constitue *un petit credo de la performance*.

Dis toujours ce que tu sens, fais ce que tu penses. Il y a toujours un lendemain, et la vie nous donne une autre occasion de faire bien des choses...

Ce que tu dis en ces trois lignes (tu m'excuseras de réduire ton propos, ta lettre en contient une trentaine) : tout ce qu'on ressent peut être verbalisé, cela mérite d'être entendu ; et tout ce qu'on pense doit être réalisé, c'est toujours constructif et juste ; bref, toute occasion est bonne pour revenir à nos tautologies réconfortantes : penser ce qu'on pense, aimer ce qu'on aime, éprouver ce qu'on ressent, dire ce qu'on dit, respirer ce qu'on respire... bref, en toute occasion il faut vivre sa vie, au bénéfice de tout un chacun.

Je donnerais des ailes à un enfant, mais je le laisserais apprendre à voler seul. J'enseignerais aux vieux que la mort ne vient pas avec l'âge, mais avec l'oubli.

En fait, si je t'écris aujourd'hui, c'est pour te reprocher une déclaration que tu as faite, il y a quelque quinze ans

de ça, dans le journal *El Pais* de Madrid. Voilà ce que tu avais déclaré à l'époque: «*Lo que me puede matar es que alguien crea que escribí una cosa tan cursi. Esto es lo único que me preocupa*¹.» Je n'ai pas très bien compris, «*una cosa tan cursi*» tu parlais d'une «chose fromage». L'espagnol *cursi* veut dire fromage. Une traduction littérale dirait ainsi: «Ce qui peut me tuer, c'est que quelqu'un croie que j'aie pu être l'auteur d'une chose aussi fromagée. C'est la seule chose qui me préoccupe.» Pour les habitants de l'Hexagone, et les francophones en général, le fromage c'est avant tout «le goût de l'authentique²», si j'en crois le slogan camembert. En fait, tu nous dis que ta lettre d'adieu n'est pas authentique. Les traductions au français de «*una cosa tan cursi*» parleront plutôt d'une chose «banale³», d'un truc «ringard» ou encore de quelque chose de «chichiteux⁴», comme dans «rose chichiteux». En fait, l'anglais est plus franc, lorsqu'il traduit *cursi* par *cheesy*.

Moi qui aimais tant ta lettre d'adieu, j'apprends qu'elle avait déjà circulé avec l'annonce de ton cancer en 1999 et que c'est alors que tu avais pris la plume pour la dénoncer. Tu avais dit à *El Pais* de Madrid que cette lettre ne te faisait pas rire, que c'était une mauvaise farce, ou encore, un mauvais fromage. J'ai commencé à voir de quel fromage tu parles: une pensée molle, qui s'étale bien, parfaitement uniforme, presque plastique. Nous avons en Amérique un tel fromage, nous sommes en effet submergés par le Cheez-Whiz culturel, ce sont les feuilletons à la télé, les chansonnettes à la radio, et puis maintenant l'étalage des bons sentiments sur Internet: les médias sociaux sont une source inépuisable de splendides exhortations à vivre enfin, pleines d'accolades mouillées et de rires d'enfants, avec un arrière-plan de flûtes et de paysages de montagne ou de désert. Notre page web est devenue l'équivalent du présentoir près de la caisse du supermarché – nous sommes assaillis d'images doucereuses et de proses sirupeuses qui ne manquent pas de nous plonger dans un coma hyperglycémique⁵. C'est bientôt toute notre société qui se laisse enfermer dans une bulle de mièvreries, qui se laisse ensevelir sous une avalanche de clichés qui nous maintiennent dans l'ignorance. La

réflexion cède le pas aux formules plus galvaudées que du fromage ranci, nous restons fascinés par les réclames tape-à-l'œil jaune cuicuitant.

Et toi, le grand Gabriel García Márquez, tu étais indigné que l'on puisse te prêter un tel propos, tu as déploré cette célébrité nouvelle, accordée au prix d'une imposture. C'est une question que se posent tous les écrivains : est-ce à ce prix que je passerai à l'histoire ? Est-ce ainsi qu'on se souviendra de moi ? Je devrai ma postérité à devenir le porte-parole d'un humanisme mou ? Il a fallu me rendre à l'évidence, le texte de ta lettre d'adieu a été écrit par un ventriloque mexicain du nom de Johnny Welsh, qui le récitait sur scène avec sa marionnette. La lettre de Welsh a été publiée au Pérou, *La Republica* te l'a attribuée, tout le monde s'en est emparé, ce fut une traînée de poudre. C'est ainsi qu'est née la célèbre lettre d'adieu du grand García Márquez qui a touché tant de cœurs.

C'est tout le reproche que j'ai à te faire, cher Gabriel, tu aurais pu recevoir les applaudissements en silence. Rien ne t'obligeait à démentir : « Je donnerais des ailes à un enfant. » C'est quand même beau. Qui ne veut pas donner des ailes à un enfant ? Et puis, si tu tenais absolument à faire une mise au point, tu aurais pu dire : « C'est une belle lettre, j'aurais aimé l'avoir écrite. Désolé, mais elle n'est pas de moi. » Mais tu es allé trop loin, tu t'es acharné contre cette lettre innocente, nous n'avions pas l'œil sec que déjà tu l'as déclarée de mauvais goût, pire encore tu l'as dénoncée comme un poison assez nocif pour te tuer. Comme si la vraie littérature était dans les grands livres de 500 pages dont tu as fait ta spécialité, comme si l'art véritable résidait dans les œuvres complexes et difficiles, et que tu n'avais que mépris pour les petits échantillons de poésie et de spiritualité que monsieur et madame tout le monde vont glaner en prenant leurs courriels ou en vagabondant sur les pages internet.

Eh bien, tu devrais savoir qu'on s'interroge beaucoup sur la survie du livre en ce moment, on remet en question la pérennité de la littérature. Cette forme d'art peut-elle disparaître ? Certains auteurs osent l'annoncer, tel Will Self dans *The Guardian* tout récemment, il a titré « Le roman est mort (et cette fois-ci c'est pour vrai)⁶ ». Autant

te faire à l'idée, c'est peut-être toi qui es ringard, la littérature survivra de se transformer en une sous-littérature essentiellement constituée de citations : c'est qu'elle s'étale bien, il n'est pas nécessaire d'en avoir beaucoup pour l'étaler longtemps. Disons-le d'emblée, le livre (essais, romans, recueils...) c'est trop long et, quand ce n'est pas trop long, comme la poésie et autres bravoures d'écriture, c'est trop compliqué. C'est pourquoi les écrivains et les poètes d'aujourd'hui sont invités à écrire directement des citations. Ne t'alarme pas Gabriel, la pérennité des auteurs du passé n'est pas menacée, on les découpera en autant de citations qu'il le faudra, selon le besoin. Ce n'est pas plus compliqué que de dépecer des baleines en haute mer.

Autre approche, plus expéditive : nous inventerons les citations dont nous avons besoin, et les attribuerons aux grands écrivains pour en faciliter la propagation. Ainsi, nous avons déjà des greniers de citations bien remplis, avec des milliers de fragments frauduleusement signés Einstein, Gandhi, Mark Twain, le dalaï lama, Krishnamurti... Que dit cette littérature ? Trouve-toi, le monde te tend les bras. Ou encore : tout est dans l'attitude, souriez, souriez, que diable, et tout ira bien, souriez en Syrie, souriez en Ukraine, souriez en Égypte, souriez en Somalie... Cette déferlante lactée est devenue un phénomène omniprésent, elle s'étale dans votre boîte courriel où sur votre mur FB, quand même vos amis seraient triés sur le volet. Nous multiplions les arcs-en-ciel sur les parois de notre bulle, car nous avons un besoin irrépessible de « poésie *cheesy* », c'est le petit-lait de notre décadence.

Dites *cheese* pour la photo, le *cheese* est photogénique, et puis ce serait peut-être la dernière photo. N'ayez crainte, les idées, les poésies et les spiritualités de notre siècle ne seront pas oubliées, elles seront préservées et reconduites pour les générations futures – par des ventriloques. J'appelle ça la transmission gastrique. García Márquez avait dit en 2000 : ce qui me tue une deuxième fois c'est qu'on puisse croire que c'est ça que j'écris. N'était-ce pas un peu excessif comme réaction, pour se dissocier d'une petite lettre remplie de bonnes intentions ? Cependant, il faut admettre que tant de niaiseries sucrées finissent par tuer, nous sommes moralement obèses. Gombrowicz

disait aussi que l'excès de poésie peut nous écœurer⁷. Ainsi, l'excès de sagesse tisse une tautologie mortelle.

C'est ainsi que le grand García Márquez est devenu la marionnette d'un ventriloque, il n'est pas le seul, le dalaï lama est ventriloqué, Krishnamurti est ventriloqué, Einstein est ventriloqué – vous connaissez cette citation véridique de Einstein: «Méfiez-vous des citations de Einstein sur Facebook. Signé Einstein.» Cela serait vrai de tous les penseurs et les écrivains, vous n'aurez plus besoin de lire ou même d'écrire, vous n'aurez qu'à ouvrir la bouche, il va en sortir un fromage rose et sucré, tout cela provenant d'un grand ventre anonyme. Déjà, ça parle du ventre partout, ça parle prédigéré dans nos textos, dans nos pages web, dans nos émissions télé, pour nous dire que tout est dilué dans le suc des bons sentiments, que c'est notre cynisme qui rend le monde malheureux et non pas le contraire. Vous n'avez qu'à ouvrir la bouche, une voix sortira de vous, une voix qui émane de tout le monde et donc de personne. Tout le monde parle à tout le monde, nous bouclons la tautologie du monde-bulle. Il en va ainsi de tous nos écrivains favoris, tant que nous pouvons les nommer, nous saurons les faire parler au nom d'une sagesse *feel good*.

Ta lettre d'adieu se cherchait déjà un auteur il y a plus de 20 ans; à cette époque elle avait été attribuée à l'Argentin Jorge Luis Borges. Du ventriloque mexicain à l'Argentine, en passant par le Pérou, jusqu'à la Colombie et après, ta lettre d'adieu est devenue planétaire. Elle dit des choses assez exceptionnelles, tu devrais l'admettre. «Tout le monde veut vivre au sommet de la montagne.» D'accord tu n'as pas écrit ça, mais avoue quand même que c'est quelque chose d'assez universel, tout le monde peut s'y reconnaître et donc tout le monde aurait pu le dire. Et c'est trop vous faire honneur à vous les grands écrivains de vous prêter de telles paroles. Certes, il faut du génie pour dire des choses simples, qui n'avaient jamais été dites auparavant. Ne perdons pas de vue que ces messages doivent leur popularité au fait qu'ils répètent nos truismes. Pourquoi éprouvons-nous le besoin de faire endosser nos truismes par de grands écrivains? C'est trop vous faire honneur! Nous éprouvons encore le besoin de

placer de telles exhortations dans la bouche d'un maître, pour chercher notre caution, semble-t-il. Selon toi, il s'agit plutôt d'un viol de la parole, d'une tentative de vous ouvrir la bouche pour vous faire dire autre chose.

Tu devrais savoir qu'il se trouve des gens dans le public qui se sentent insultés par les exigences de l'art, lorsque l'art exige une démarche personnelle, une générosité d'interprétation, et un effort de réflexion. Ces philistins, comme on les appelle, veulent détrôner l'art supérieur au profit du fast-food esthétique, remplacer les œuvres difficiles par des mantras qui glorifient la facilité et le choix, comme dans toute consommation. Tu devrais l'admettre, lire est une forme de consommation, dans un système qui met de l'avant *une illusion* de facilité et de choix. Pourtant, les réalités économiques planétaires étant ce qu'elles sont, encadrées par un complexe militaro-policier et le contrôle tout-puissant de la finance et du carriérisme politique, personne n'a le choix, rien n'est facile.

Orwell avait prévu qu'on réécrirait l'Histoire, il ne pouvait imaginer qu'on réécrirait la littérature et la poésie, qu'on ferait réciter l'horoscope par le père Kamarazov, pour être sûr que chaque lecteur puisse s'y reconnaître; voilà ce qui attend Dostoïevski ou Proust à l'heure du *selfie*. Les œuvres difficiles bientôt devenues des recueils de petites leçons faciles, bidimensionnelles et rapides; des petites perles de spiritualité que nous plaçons dans le corps gangréné d'un maître mourant, peut-être pour hâter sa disparition. Les citations sont comme les gros vers qui grouillent dans le cadavre de la littérature. Ils s'ajoutent à tout ce qui grouille à notre époque, à tout ce qui se nourrit du corps mourant de notre civilisation⁸.

Cher Gabriel, voilà ce que dit ta lettre d'adieu :

un homme n'a le droit d'en regarder un autre de haut que pour l'aider à se lever. J'ai appris tant de choses des hommes...

Ce sont des paroles remplies d'humanité : la paix reviendra lorsque nous saurons nous émerveiller de la beauté du monde, nous saurons exprimer nos sentiments. Voilà

qui est souhaitable et naïf, comme si la paix pouvait chasser la guerre. Comme si la paix pouvait faire la guerre à la guerre! Pour l'instant, cela demeure une imposture de la poésie, un détournement de la spiritualité, une falsification de la culture, pour mieux nier les réalités de notre époque. Nous voulons ce qui est rose et scintillant, sirupeux et coulant, pharmaceutique et digeste. Voilà qui saura nous soulager de la nausée du siècle et de toutes ses horreurs, que ce soit la « poésie *cheesy* », ou encore l'« extrait pharmaceutique et épuré qu'on appelle "poésie pure" » qui ressemble au Pepto Bismol.

Alors, voilà pour ce fromage que tu n'as pas voulu nous donner, pour cela, Gabriel García Márquez, je te dis Adieu!

Michaël La Chance

1. «García Márquez: "Lo que me mata es que crean que escribo así" », *El País*, Madrid, 1^{er} juin 2000. http://elpais.com/diario/2000/06/01/cultura/959810408_850215.html.

2. Publicité pour le camembert : « Le Rustique, le goût de l'authentique », 2009.

3. Cécile Dehesdin, « Mort de García Márquez : attention à sa fausse lettre d'adieu », *L'Express*, 18 avril 2014. http://www.lexpress.fr/culture/livre/mort-de-garcia-marquez-attention-a-sa-fausse-lettre-d-adieu_1509890.html.

4. « Gabriel García Márquez. Faux adieux malgré lui », *Libération*, 14 décembre 2000. http://www.liberation.fr/culture/2000/12/14/gabriel-garcia-marquez-faux-adioux-malgre-lui_347657.html.

5. « In fact he did not write the syrupy, cliché-ridden poem and even dismissed it in a newspaper interview a few years back as "cheesy". » David Emory, *Urban Legends*, 19 avril 2014. <http://urbanlegends.about.com/b/2014/04/19/marquez-farewell-letter-is-touching-but-fake.html>.

6. Will Self, « The novel is dead (This time it's for real) », *The Guardian*, 2 mai 2014. <http://www.theguardian.com/books/2014/may/02/will-self-novel-dead-literary-fiction.html>.

7. « Pourquoi est-ce que je n'aime pas la poésie pure? Pour les mêmes raisons que je n'aime pas le sucre "pur". Le sucre est délicieux lorsqu'on le prend dans du café, mais personne ne mangerait une assiette de sucre: ce serait trop. Et en poésie, l'excès fatigue: excès de poésie, excès de mots poétiques, excès de métaphores, excès de noblesse, excès d'épuration et de condensation qui assimilent le vers à un produit chimique. » Witold Gombrowicz, *Contre les poètes*, Éditions Complexe, 1988, p. 28.

8. Le lait c'est la poésie, et le fromage c'est la poésie saturée, ou trop de lait. Pourquoi faire sortir ce lait de la bouche du père, comme déjà digéré, alors que ces paroles sont issues d'un autre ventre? Pourquoi une régurgitation et non une gestation véritable? Ce serait le fondement de la culture selon Robert Jaulin, *La Mort Sara*, Paris, 10/18, 1971.

9. Witold Gombrowicz, *op.cit.*, p. 26.